

Une écriture de la folie : « L’avenir dure longtemps », de Louis Althusser

Colette Westphal

Le 16 novembre 1980, à Paris, un drame effroyable ébranle la prestigieuse École normale supérieure. Louis Althusser, l’éminent philosophe, élève de Bachelard, théoricien de la pensée marxiste, a étranglé son épouse Hélène, au petit matin, dans leur appartement de la rue d’Ulm. Retrouvé dans un état d’agitation confuse, il est dirigé immédiatement vers l’hôpital Sainte-Anne en secteur psychiatrique. Les expertises médico-légales s’accordent sur l’état de démence au moment des faits, et le juge prononce début 1981 l’ordonnance de non-lieu au titre de l’article 64 du Code pénal. De vives polémiques agitent les milieux intellectuels, oscillant entre sidération, sarcasmes et récupération politique. D’aucuns se livrent au procès du freudisme ou de l’élitisme bourgeois quand d’autres dénoncent les méfaits du communisme.

Histoire de la publication : prendre la parole

En 1985, un article de Claude Sarraute revient sur l’affaire et déplace l’éclairage sur la mort d’Hélène à partir d’un fait divers sordide où un Japonais, auteur d’un meurtre monstrueux, bénéficie d’un non-lieu et d’une gloire médiatique, aux dépens de la victime. Dans ce contexte accusateur, Althusser finalise le projet qu’il mûrissait déjà : donner sa version des faits, prendre la parole que l’absence de procès lui a confisquée. Le texte en sera retrouvé un an après son décès survenu en 1990, une fois ses archives confiées à l’IMEC (Institut Mémoires de l’édition contemporaine). Publié en 1992, le livre comporte deux parties inégales : la première intitulée « L’avenir dure longtemps », de 1985, qui fait l’objet de mon analyse, et une seconde beaucoup plus courte, datée de 1976, dont le titre « Les faits » risque d’induire en erreur puisqu’il préexiste au drame. En réalité première autobiographie, ce texte court, non structuré, raconte son parcours de vie sur un mode ironique, parfois extravagant. Je ne cite cette version de 1976 que pour remarquer la concordance des mentions relatives à Hélène. Dans la biographie de 1985, écrite dans un style plus sobre, Althusser n’a pas modifié après-coup le récit de leur rencontre ni des turbulences de leur vie commune. Peut-on considérer son texte comme une autobiographie ? Ce fut le choix de l’éditeur en 1992, mais la qualification ne serait sans doute pas retenue de nos jours. Sans entrer dans les débats autour de l’autofiction, on retiendra l’avertissement précisé par l’auteur lui-même : il sera question des événements tels qu’il les a perçus subjectivement, avec les transformations opérées par l’inconscient, cet inconscient freudien dont il fait grand cas. Vérité psychique et non vérité historique. C’est pourquoi les erreurs de date, d’attribution ou de contexte ne sont pas corrigées. Après tout, plaide Althusser, les fantasmes et les hallucinations sont aussi des faits.

Analyse du texte : écrire la folie

Le texte comporte vingt-trois chapitres non titrés. Le premier s’ouvre sur une description de la scène du meurtre, restituée ici avec quelques coupures.

« Soudain je suis debout, en robe de chambre, au pied de mon lit dans mon appartement de l’École normale. Un jour gris de novembre – c’était le dimanche 16, vers neuf heures du matin – vient à gauche de la très haute fenêtre [...] éclairer le pied de mon lit. Devant moi : Hélène, couchée sur le dos, elle aussi en robe de chambre. Son bassin repose sur le bord du lit, ses jambes abandonnées sur la moquette du sol. Agenouillé tout près d’elle, penché sur son corps, je suis en train de lui masser le cou. Il m’est souvent advenu de la masser en silence, la nuque, le dos, les reins. [...] Mais cette fois, c’est le devant de son cou que je masse. [...]. Je ressens

une grande fatigue musculaire dans les avant-bras [...] Le visage d'Hélène est immobile et serein, ses yeux ouverts fixent le plafond. Et soudain je suis frappé de terreur : ses yeux sont interminablement fixes et surtout voici qu'un bref bout de langue repose, insolite et paisible, entre ses dents et ses lèvres. Certes j'ai déjà vu des morts, mais de ma vie je n'ai jamais vu le visage d'une étranglée. Et pourtant je sais que c'est une étranglée. Mais comment ? Je me redresse et hurle : j'ai étranglé Hélène ! »

La scène frappe par un étrange décalage entre l'aspect tranquille des deux protagonistes et l'issue fatale qui se révèle brutalement, comme si l'auteur revenait à lui après une éclipse de la conscience.

Suit, au chapitre suivant, une réflexion pertinente sur le principe du non-lieu. Ce qui n'aura pas lieu, c'est la comparution devant une cour d'assises. Mais le meurtre, lui, a bien eu lieu, un acte sans sujet puisque son auteur n'aura pas à en répondre au cours d'un débat public. L'état de non-responsabilité le prive aussi du moyen de régler sa dette. Car l'internement psychiatrique, contrairement à l'incarcération, ne comporte aucune limite de temps et provoque une mort sociale. Même libéré, il reste un disparu, ni mort ni vivant, sans œuvre. Pour Althusser, la nécessité de s'expliquer vise à « soulever la pierre tombale » du non-lieu et du silence. On pourra objecter que si pierre tombale il y a, c'est sur Hélène qu'elle pèse, rendue silencieuse à jamais, mais tel n'est pas son propos.

Les chapitres ultérieurs suivent le cours habituel d'une biographie.

Louis est né le 16 octobre 1918, à proximité d'Alger, dans la maison forestière occupée par ses grands-parents maternels, Pierre et Madeleine Berger, originaires du Morvan. Il se place d'emblée hors du lot commun, un « typapart » (en un mot), néologisme attribué à l'entourage mais qu'il endosse volontiers. Sa singularité repose d'emblée sur les circonstances de sa naissance. Il serait, en quelque sorte, un enfant de remplacement, non pas d'un frère aîné disparu mais du fiancé de sa mère, mort à Verdun. En effet, la jeune Lucienne Berger était promise à un certain Louis, fils cadet du couple Althusser, d'origine alsacienne. La guerre en ayant décidé autrement, c'est Charles Althusser, le frère aîné, qui épousera Lucienne. Et le prénom Louis glissera vers le descendant du mariage rapiécé. Mais Charles, modeste banquier, n'a pas le prestige du premier Louis, futur normalien, idéalisé à l'instar de tous les jeunes héros disparus dans la fleur de l'âge. Althusser reçoit la révélation de cette substitution en 1936 par sa tante Juliette, la sœur de sa mère. Il en fait un « blason familial », le leitmotiv d'une identité d'emprunt. À travers son fils, Lucienne ne cesserait de chercher et aimer l'autre Louis flottant dans le ciel de Verdun. D'où pour l'enfant une difficulté à exister, un sentiment d'imposture et une peur de l'abandon. Le lecteur ne peut manquer de rester perplexe face à une reconstruction intellectuelle aussi aboutie. Certes, Althusser est un familier de la psychanalyse, tant en qualité d'analysant que de théoricien, mais le risque n'est-il pas de suggérer une forme de déterminisme ? Tout cela ne pouvait-il que mal finir ? Les épisodes dépressifs, on le sait, génèrent une négativité douloureuse du passé, mais le passage à l'acte hétéro-agressif reste d'une autre nature.

Reprenons le fil de la biographie. La famille s'agrandit avec la naissance d'une petite sœur, Georgette, dont il est proche. Il se décrit comme un enfant sage, « blanc et frêle, sans épaules, la tête au front trop grand », soucieux de satisfaire une mère phobique focalisée sur l'hygiène et les dangers de la rue. De son père Charles, il brosse le portrait peu flatteur d'un homme qui émet des borborygmes plus qu'il ne parle à la maison, séducteur en dehors, qui a contraint sa mère à quitter son métier d'institutrice. À l'inverse, son grand-père Pierre Berger représente un personnage positif, qui lui a tout appris de la vie paysanne dans son Morvan natal qu'il a

retrouvé pour sa retraite. Une année où il y a été scolarisé, le jeune Louis aurait d'ailleurs porté le nom de Pierre Berger, épisode à l'évidence inventé mais révélateur du lien d'identification.

Par la suite, la famille déménage à deux reprises en raison des mutations professionnelles du père, nommé à Marseille en 1930 puis à Lyon en 1936. Sa réussite scolaire est exemplaire : premier de la classe, pur esprit désincarné. Son professeur de lettres, Monsieur Richard, qui l'encourage à viser l'ENS, devient le premier maillon d'une chaîne de « maîtres », à la fois figures paternelles et modèles intellectuels. Il s'identifie à lui, imite son écriture, ses tours de phrases et adopte ses jugements dans les dissertations. Avec le recul, Althusser y décèle une posture qu'il qualifie de « père du père ». En jouant le fils aimant et docile, il se crée un père imaginaire mais se comporte ensuite comme le « maître du maître » usurpant une fonction d'influence et de censure, usant d'artifices de séduction et d'imposture. Le même mécanisme se répètera avec son professeur Jean Guitton, au stalag pendant sa captivité, à l'ENS, au Parti communiste et aussi avec son analyste. Jean Guitton, philosophe et écrivain chrétien, tient une place déterminante dans le parcours de Louis, alors engagé dans l'Action catholique pour la jeunesse. Il enseigne au lycée du Parc à Lyon dans la classe préparatoire au concours d'entrée à Normale Sup. Après une première dissertation ratée, Louis adopte sa stratégie gagnante : accommoder un corrigé, inventer des citations, imiter un style, bref frauder pour que le maître se reconnaisse en lui, ce qui lui garantit de brillants résultats. Dans un autre passage du livre, Althusser minimise l'ampleur de ses connaissances qu'il réduit à une pratique du « carottage » (quelques morceaux choisis) ou à un savoir « par ouï-dire » (des propos rapportés). S'agit-il d'une coquetterie ou d'une humilité sincère ? Les deux sans doute. Il en joue dans les phases d'exaltation et en souffre dans les périodes de dépression. Toujours est-il que Louis réussit le concours en 1939 et exprime sa gratitude pour ce maître dont la présence bienveillante a perduré après le drame.

1939 : il n'a guère le temps de savourer son succès puisqu'il est mobilisé à Issoire dans un groupe d'élèves officiers de réserve, puis envoyé à Vannes où il est arrêté et dirigé vers un camp d'Allemagne du Nord, le stalag XA de Schleswig. Là, écrit-il, « je me suis plutôt très bien installé dans la captivité » où il se sent en sécurité, protégé de tout danger par la captivité même, qui durera 5 ans. Non sans humour, il raconte le scénario d'une pseudo-évasion sans risque. Il suffirait de faire croire à une évasion en restant caché le temps des recherches et de fuir ensuite. Effectivement, il disparaît pendant trois semaines mais ne franchit jamais la clôture. « J'avais trouvé le moyen de m'évader du camp sans en sortir », solution qui concilie audace du projet et sécurité de sa non-réalisation. Il fera de même quand il critiquera le Parti communiste pour y rester à la marge.

Hélène n'apparaît qu'au chapitre XI du livre. Nous sommes en décembre 1946, au moment où il a intégré l'École et déjà fréquenté l'infirmerie pour des troubles anxieux d'allure hypochondriaque. La rencontre se produit sur les trottoirs verglacés de la rue Lepic, à l'initiative d'un camarade qui lui annonce une très grande amie, « un peu folle mais tout à fait extraordinaire ». Il découvre une femme toute petite, dissimulée dans un grand manteau, auréolée par le prestige de ses activités dans la Résistance, de son intérêt pour l'histoire ouvrière et de sa vaste culture tant littéraire qu'artistique. Une femme d'exception, écrit-il, que la vie n'avait pas épargnée. Elle s'appelle Hélène Rytman, patronyme d'une famille juive d'origine russe, ou Hélène Legotien, son nom de résistance, ou Hélène Legotien-Rytman. Althusser lui attribue un souvenir familial terrifiant, sans doute fantasmé : Hélène aurait été contrainte d'administrer de la morphine à dose létale à son père atteint d'un cancer et ultérieurement d'euthanasier aussi sa mère. Il construit autour d'elle une légende sombre d'héroïsme et de sacrifice. S'y ajoute une part de mystère concernant son exclusion du Parti communiste auquel elle avait adhéré dans les années 1930. Des rumeurs l'accusent d'imprudences graves lors de la libération de Lyon et même de s'être compromise en agent double. Toujours est-il qu'Althusser

se donne pour but de réparer l'injustice et d'obtenir la réintégration d'Hélène dans le Parti. Il ne manque pas de comparer sa mission oblatrice pour la sauver de celle qu'il a endossée autrefois auprès de sa mère.

Sur le plan amoureux, la relation de couple commence de manière catastrophique, par une décompensation aiguë nécessitant une hospitalisation psychiatrique. Un premier praticien pose un diagnostic de démence précoce (schizophrénie) tandis qu'un second penche pour une psychose maniaco-dépressive et prescrit une série d'électrochocs. N'oublions pas qu'en 1947 les antidépresseurs n'existaient pas, et que la sismothérapie, malgré son caractère barbare, était le seul traitement susceptible d'améliorer l'humeur et de réduire le risque suicidaire. D'ailleurs Althusser n'a jamais contesté les soins qui lui ont été administrés. C'est le début d'une série de séjours récurrents en hôpital public ou en clinique à la périphérie de Paris. Althusser y trouve la protection qui le rassure et s'organise pour recevoir la visite de ses proches, de sorte que, même ralenti, il maintient une forme d'activité intellectuelle et de vie sociale. De son côté, Hélène se fait avorter en Angleterre et compose avec les fluctuations thymiques de Louis. Car la sortie d'un épisode dépressif débouche souvent sur une inversion de l'humeur avec exaltation débridée. C'est alors qu'il multiplie les conquêtes féminines sous les yeux d'Hélène, qui réagit à la provocation par des explosions de colère dont les échos alimentent sa réputation de mégère acariâtre. Elle s'installe avec lui rue d'Ulm en 1970 et semble tenir un rôle non négligeable auprès des normaliens, mais Althusser ne s'y attarde pas.

Quelques mots simplement sur les chapitres XIII à XIX où il est question de ses rapports à la philosophie, la politique et la psychanalyse. Fidèle à son principe du dedans-dehors, il veut « intervenir en philosophe dans la politique et en politique dans la philosophie » ce qui suppose de procéder par contraste et démarcation. Il adhère au Parti communiste en 1948 mais se défend d'être passé du christianisme au communisme sous l'influence d'Hélène. Plutôt qu'une rupture, il y voit une continuité fondée sur une sécularisation de la fraternité. Il met en place un séminaire sur « Le Capital » et prône un retour à Marx. La nécessité de revenir aux pères fondateurs le rapproche de Jacques Lacan, partisan d'un retour à Freud. Il lui offre d'ailleurs l'hospitalité à l'École pour son séminaire de psychanalyse. Pour autant, Althusser ne s'allongera jamais sur le divan de Lacan. Sur le plan théorique, il souligne des concordances entre freudisme et marxisme, notamment l'antihumanisme (impossibilité de définir une essence de l'Homme), le principe de répétition (jeu du déterminisme inconscient ou social) et la théorie de l'après-coup (un événement initial ne devient signifiant qu'à la faveur d'un second qui lui révèle son sens).

Les chapitres XIX et XX bouclent le récit par un retour au contexte qui a précédé le passage à l'acte. On apprend qu'Hélène, sociologue reconnue pour avoir initié une méthode de recherche, débute une enquête de terrain à Fos-sur-Mer, ce qui suppose des déplacements répétés. Le climat conjugal est orageux, les disputes fréquentes. Il est en phase haute et multiplie les provocations. Persuasif, il obtient de René Diatkine, son analyste, de prendre aussi Hélène en thérapie, malgré la règle qui proscriit l'usage de cures conjointes. Un épisode chirurgical aggrave encore la situation : Althusser doit se faire opérer d'une hernie hiatale. Au décours de l'intervention survient un accès mélancolique sévère qui, contrairement aux épisodes précédents, s'aggrave sous traitement et se complique d'un état confusionnel avec hallucinations. Une sorte de « délire suicidaire », écrit-il, à thème d'anéantissement : tout détruire, lui, ses livres, ses notes, l'École, Hélène, ne rien laisser. Finalement, une thérapeutique efficace lui permet de rentrer à domicile, mais Hélène n'en peut plus et cherche un appartement. Le huis clos de la rue d'Ulm est devenu invivable.

Les dernières pages du livre reprennent les propos de ceux qui ont participé au tourbillon médiatique soulevé par le cataclysme du 16 novembre 1970.

Analyse de la réception : penser la déraison

À l'annonce du décès d'Hélène, les autoaccusations d'Althusser suscitent un déni unanime. C'est impossible, pas lui, pas ce brillant esprit à la rationalité irréprochable. Il a cru l'avoir tuée, de manière hallucinatoire, en la découvrant inanimée. Preuve en est que le corps d'Hélène ne porte aucune trace de lutte ou de constriction au niveau du cou. Il a fallu le résultat de l'autopsie pour se rendre à l'évidence : elle est morte par strangulation. Alors, pour ses proches, commence la recherche des justifications. C'était un couple conflictuel, coutumier des déchirements. S'agit-il d'un jeu érotique qui a mal tourné ? Hélène était caractérielle en plus d'être petite, mal fagotée et plus âgée que lui. Tous deux étaient enfermés dans un cercle infernal à deux, ou à trois si on compte leur psychanalyste commun. D'ailleurs n'est-il pas en faute, cet analyste qui n'a pas fait hospitaliser Althusser plus tôt ? On dit qu'il aurait retardé l'admission à la demande d'Hélène.

Après les réactions immédiates s'élaborent des explications plus profondes. L'absence de désordre dans l'appartement, de résistance physique ne signe-t-elle pas chez Hélène une attitude passive, voire consentante ? Un pas de plus : Louis aurait-il accédé à la demande d'Hélène d'abrèger son mal de vivre ? Aurait-il commis en douceur un geste altruiste, doublé d'un « suicide par procuration » ? Il exécute l'acte fatal impossible pour Hélène et se condamne aussi à une non-vie. Par un mécanisme de transitivité, en « suicidant » Hélène, il se suicide lui-même. Une telle narration, vaguement romantisée et passablement indécente, finit par retourner le processus. Et quand bien même Hélène lui aurait demandé de la tuer, fallait-il qu'il y consente ? Reste une hypothèse médicale à l'état confusionnel d'Althusser. L'accumulation de substances anesthésiantes et psychotropes a pu provoquer une distorsion des perceptions et du discernement au moment des faits, dont l'amnésie semble bien réelle.

En 1998, le psychanalyste Gérard Pommier publie une étude intitulée « Louis du Néant. La mélancolie d'Althusser », fondée sur une relecture des biographies à travers un prisme lacanien. Un travail sérieux, documenté par des archives, prudent dans ses assertions, mais dont la terminologie ne passe plus. Qui parle encore de phallus, de jouissance pulsionnelle ou de forclusion du Nom du Père ? En 2023 sort au Canada un petit livre en phase avec l'air du temps, au titre sans appel : « Althusser assassin. La banalité du mâle », écrit par Francis Dupuis-Déri, professeur en sciences politiques et en études féministes. La thèse est simple : exit le drame passionnel, le meurtre par amour, l'homicide altruiste, c'est un féminicide. S'agit-il d'un simple changement de vocabulaire ? Quand Althusser parle de « père du père », on pourrait traduire par « emprise », de même que « provocation » devient « harcèlement » et « séduction » se dit « prédation ». Mais il y a plus qu'un nouveau lexique. D'abord parce qu'il s'agit de penser en termes de groupes et non de cas singuliers, « les hommes » versus « les femmes ». Surtout, c'est une grille de lecture binaire, qui met dos à dos oppresseur et opprimé, bourreau et victime, sans prendre en compte l'ambivalence des sentiments ou le mélange des rôles. Comme le note Gérard Pommier, l'acte meurtrier peut procéder de fantasmes d'agression, mais aussi de pitié et d'amour. Lacan, qui se délectait de jeux de mots, qualifiait la relation amoureuse d'« hainamoration », notion suggérée par Serge Gainsbourg dans le titre de sa chanson « Je t'aime, moi non plus ». Amour et haine s'intriquent comme la trame et la chaîne d'une même étoffe.

Prolongement : articuler justice et psychiatrie

Trois points seront interrogés : la question du consentement, celle de l'irresponsabilité et enfin la question de la vérité.

De nos jours, la question du consentement se décline dans divers champs éthiques et tend à se judiciaireiser. Il y a d'abord le consentement aux soins, que la loi Kouchner a défini en 2011.

Avant toute prescription thérapeutique, le médecin doit informer le patient et obtenir son consentement libre et éclairé. Disposition inapplicable dans les pathologies psychiatriques qui altèrent les facultés de discernement, mais dont le législateur a tenu compte. Dans le cas d'Althusser, aucune disposition contraignante n'a été requise puisqu'il a toujours accepté ses hospitalisations et ses traitements. Mais la notion de consentement a été convoquée à propos d'Hélène pour qualifier sa non-résistance au massage appuyé de Louis. J'oserai ici un rapprochement avec les débats actuels sur l'aide à mourir en cas de douleurs insupportables (la souffrance psychique en fait partie). Qui sait ce que demande vraiment une personne qui veut en finir ? Que signifie le consentement, tant pour le destinataire de l'acte que pour son exécutant ? Peut-il être entier ? Les dispositions légales, aussi minutieuses et prudentes soient-elles, n'écarteront jamais une part irréductible d'incertitude. Car sur le plan psychique, acceptation et refus s'intriquent, se contaminent, se transforment. On peut vouloir et ne pas vouloir en même temps. Freud disait que l'Inconscient ne connaît ni la négation, ni le temps. Comment inscrire dans le domaine du droit une notion à ce point fluctuante ?

À propos du non-lieu, nous avons vu qu'Althusser en conteste le principe au motif de parole confisquée et d'effacement du sujet. Le recours au fameux article 64 du Code pénal suscite aussi l'indignation d'une partie de la presse qui accuse la caste des normaliens de faire bloc pour soustraire le meurtrier au scandale d'une comparution. Il en va de la réputation de l'École, ce lieu de formation de l'élite intellectuelle. De nos jours le législateur a introduit une mesure intermédiaire entre responsabilité et irresponsabilité. L'expertise psychiatrique peut conclure à un discernement non pas aboli mais altéré, ce qui autorise la comparution. Outre de satisfaire l'opinion publique de plus en plus exigeante en matière de transparence et de réparation, cette disposition a l'avantage de favoriser le travail psychique de l'accusé. Car derrière la maladie qui l'aliène partiellement, il y a un sujet dont la tâche sera de reconnaître que le meurtre a eu lieu, qu'il en est l'auteur et qu'il lui revient de l'intégrer dans son parcours de vie. Enfin, il est temps qu'une place décente soit accordée à Hélène Rytman-Legotien, restée dans l'ombre du non-lieu et réduite à la portion congrue de la biographie althussérienne. Un travail d'archives est en cours en France pour rétablir la vérité sur ses engagements politiques et ses contributions personnelles dans le champ de la sociologie. Car elle n'était pas qu'une petite secrétaire au service d'un grand philosophe.

Je terminerai mon propos sur la question de la vérité. Où est le vrai dans un récit de vie tel que « L'avenir dure longtemps » ? Trois mécanismes entrent en jeu. L'écriture de soi suppose un dédoublement, en termes lacaniens entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé. En deuxième lieu intervient le style, qui dans le cas d'Althusser diffère radicalement en fonction de ses troubles de l'humeur. En phase dépressive, il n'écrit pas mais engrange des ressentis douloureux qui assombrissent la narration ultérieure de certains faits. En phase maniaque, l'écriture associe ironie, emphase et fabulation. Ainsi, la biographie de 1976 comporte des caricatures cocasses de ses proches et des situations invraisemblables où il croise le général de Gaulle dans la rue, converse avec le Pape ou tente de voler un sous-marin ! Enfin, l'écriture n'est jamais déconnectée d'un destinataire et d'une intention. À qui s'adresse Althusser et pour quel message ? Répondre à ceux qui assimilent le non-lieu à une faveur induite a été le facteur déclenchant de sa prise de parole, sans épuiser les déterminations plus profondes qui resteront à jamais inaccessibles. Certains commentateurs y ont vu un texte autocentré en forme de plaidoirie (Althusser avocat d'Althusser). À l'évidence, sa familiarité avec la psychanalyse lui a fourni une argumentation explicative et une pratique rodée du récit à la première personne, sublimée par des qualités littéraires indéniables. Il a fait de sa vie une œuvre esthétisée qui laisse malgré tout au lecteur un goût amer.

Bibliographie

- ALTHUSSER Louis, *L'avenir dure longtemps*, Editions STOCK/IMEC, 1992.
- ALTHUSSER Louis, *Journal de captivité*, Editions STOCK/IMEC, 1992.
- DUPUIS-DERI Francis, *Althusser assassin. La banalité du mâle*, Les éditions du remue-ménage, Montréal, 2023.
- POMMIER Gérard, *Louis du Néant. La mélancolie d'Althusser*, Aubier, Paris, 1998.
- RONDEAU DU NOYER Lucie, « Legotien, avocate de Rytman », *La Pensée*, 2025/4, n° 424, p. 81-88.